Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 17 (1939)

Artikel: Un portrait de Voltaire, par Jean Huber, retrouvé au Vatican
Autor: Campos, D.R. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727982

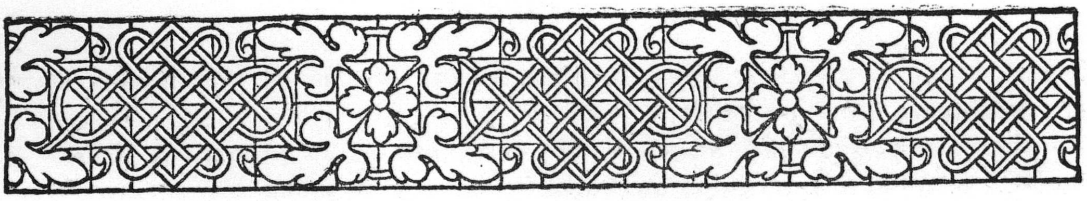
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



UN PORTRAIT DE VOLTAIRE, PAR JEAN HUBER, RETROUVÉ AU VATICAN

D. R. DE CAMPOS [1].

Un hasard spirituel et ironique s'est plu à faire échouer au Vatican le petit portrait de Voltaire par Jean Huber, que nous publions ici et que l'on croyait perdu depuis longtemps.

Bovy-Boissonnas [2] et G.-J. Aubry [3], dans leurs excellentes études, ont dit l'essentiel sur cet artiste suisse, dont la renommée ne s'est, d'ailleurs, jamais beaucoup affaiblie, surtout parmi les descendants de ses concitoyens.

Rappelons toutefois, afin de mieux encadrer la présentation de ce tableautin, les étapes principales du *curriculum vitae* du peintre qui est passé à la gloire des lexiques d'art avec le surnom amusant de « Huber-Voltaire ».

Jean Huber, né à Chambésy en 1721, appartenait à une vieille famille du patriciat de Genève, originaire du Tyrol. Après avoir fait ses études, il prit du service militaire dans la petite armée de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, en même temps qu'il découvrait à la cour de ce prince — grand amateur des beaux-arts et de la chasse au faucon — les deux passions fondamentales de sa vie: la peinture et l'étude des oiseaux de proie.

De la suite de ce seigneur il passa à celle de Charles-Emmanuel III de Savoie, et prit part, en 1743, à la campagne contre Conti. Il s'établit définitivement à

[1] Cet article est le résumé d'une étude plus étendue, parue dans *Rivista d'Arte* de mars 1939, du même auteur. A la bibliographie de Huber donné dans THIEME-BECKER, *Künstler-Lexikon*, XVIII, p. 9, il convient d'ajouter l'essai très important de G.-J. AUBRY, *Jean Huber, ou le Démon de Genève*, paru dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin 1936.

[2] *Peintres genevois*, 1903.

[3] *Revue de Paris*, juin 1936.

Genève en 1746, y épousa une demoiselle Alléon, cousine de Mme Necker, et fut élu membre du Conseil des Dix.

En 1754 Voltaire prit demeure dans cette ville et fut présenté à Huber, qui devint aussitôt son compagnon quotidien de table et de salon.

Celui-ci ne tarda pas à se faire, selon l'heureuse expression de J. Aubry, le « sténographe de ce visage plus mobile que le vent », commençant sans tarder la longue série de ses « Voltaire » mi-portraits, mi-caricatures, que des amis complaisants et un peu malicieux se plaisaient à répandre à travers les salons littéraires et les cours de toute l'Europe, jusqu'en Russie. Le « philosophe » protestait bien quelquefois contre cette apothéose à double tranchant, mais son ami lui répondait qu'il travaillait pour sa renommée, et qu'il savait précisément « la dose de ridicule » qui convenait à sa gloire !

C'est en 1760 que Huber inventa l'art de la silhouette découpée dans du vélin noir, un art qui s'adaptait merveilleusement à son tour d'esprit et dans lequel il produisit de véritables chefs-d'œuvre. Mary Hamilton allait jusqu'à prétendre qu'il était capable de découper des portraits en tenant les mains sous la table et sans regarder ce qu'il faisait !

Les dernières années de la vie de Huber furent assez monotones. Il y eut, en 1772, un triste voyage à Paris, d'où il ramena son fils aveugle, et, en 1775, son changement de résidence à Cologny, ce qui espaça, sans en diminuer d'ailleurs la cordialité, ses rapports avec Voltaire.

La perte de son illustre ami, modèle et victime, en 1778, lui fut extrêmement pénible. Vers la soixantaine il se retira à Cour, près de Lausanne, où il mourut en 1786.

Sa femme y tenait un salon recherché des gens de lettres, et ils y avaient pour voisines Mme Necker et sa fille — la future Mme de Staël — qui habitaient Coppet.

C'est dans le grenier de ce château que fut justement trouvé, au siècle dernier, le portrait de Voltaire que nous avons retrouvé au Vatican et que nous allons brièvement illustrer *(pl.. XII)*.

Le tableau, exécuté à l'huile, sur bois, mesure 40,5 cm. en hauteur et 35,5 cm. en largeur. Il a été photographié il a bien des années par la Maison Alinari, avec une fausse attribution à Pier-Leone Ghezzi et l'indication du nom de Voltaire suivie d'un point d'interrogation.

Sur le dos de la planche étaient encore collés les restes d'une étiquette imprimée attestant sa présence à la Galerie des Portraits nationaux de l'Exposition de Paris réalisée en 1878. En effet, le catalogue de cette section, rédigé par Henry Jouin, le décrit minutieusement sous le n° 533. Il nous apprend que son propriétaire était, alors, le comte d'Haussonville, qu'il fut trouvé à Coppet et que, probablement, il avait été offert par Voltaire lui-même à Mme Necker. Sa présence en ce château

Pl. XII. — Portrait de Voltaire, par Jean Huber. — Musée du Vatican.

est prouvée jusqu'en 1897; depuis on n'en sait plus rien, jusqu'au moment où il réapparaît aux dépôts des Collections pontificales, sans qu'il soit possible de préciser quand et comment il y est entré.

Avant son exposition à Paris, le portrait, assez endommagé, avait été grossièrement repeint. Il vient d'être nettoyé avec soin par les Services du Laboratoire des Musées du Vatican et retouché selon les principes modernes de la restauration, c'est-à-dire sans l'altérer aucunement et voilant à peine les dégâts, qui restent toujours visibles à l'examen du critique d'art.

Analysons maintenant la composition du tableau. Voltaire y est représenté de trois-quarts, tourné à gauche, assis dans un fauteuil Louis XV à dossier doré et tendu de soie rouge. L'ensemble est assez endommagé. L'avant-bras gauche est appuyé sur le plan vert clair d'une table volante qui soutient un écritoire d'argent, des plumes d'oie et des feuilles de papier. Le fond est d'un brun foncé uniforme. Une épaisse robe de chambre garnie de fourrure noire le long de l'ouverture et des manches, couvre le corps chétif et frileux du « patriarche ». Sa couleur est difficile à décrire: c'est une mosaïque de petits points bleus et de zones vert-olive sur le fond brun de la préparation. On entrevoit à gauche les jambes du personnage négligemment couvertes de bas blancs mal tirés.

Tout ce coin du portrait, ainsi que la robe de chambre, a été probablement refait à plusieurs reprises par l'artiste, sans avoir jamais été achevé. Aussi à l'occasion de l'Exposition de 1878 avait-on entièrement et très mal repeint les zones en question.

La tête, par contre, est d'un « fini » extrême. Elle est surmontée d'un grand bonnet de nuit de femme, serré par un large ruban bleu; bonnet que j'imagine volontiers emprunté aux tiroirs de la bonne Mme Denis. Cet accoutrement insolite — dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il forme une couronne quelque peu ironique à la gloire du philosophe-bonhomme — devait lui plaire fortement, puisque nous le retrouvons sur plusieurs autres esquisses qui le représentent dans l'intimité. Voulait-il jouer son petit Erasme, et aurait-il méchamment pris une coiffe de femme pour un bonnet de fol ?

Sous la tache lumineuse de cet étrange couvre-chef apparaît un petit visage pointu de vieillard, couleur de terre, le nez droit, maigre et ratatiné comme une tête de momie. Les yeux, aux paupières dégarnies, accentués par d'épais sourcils noirs, sont grands et bruns. Ils brillent d'une vie tellement intense qu'ils semblent éternellement jeunes, mais ils n'ont qu'une seule expression: celle de la curiosité amusée et toujours en éveil avec laquelle ils observent le spectacle de l'univers. Huber, studieux des oiseaux de proie, a merveilleusement su rendre ce regard fixe de faucon guettant sa victime. Ce sont des yeux qui ne laissent pas voir le fond de l'âme; qui prennent, mais ne donnent point. Impassibles et froids, ils ne trahissent rien des réactions de cet esprit devant la vie. Mais cette réaction se laisse entrevoir malgré tout dans le

pli subtil de la bouche sans lèvres, figée dans un rictus de sarcasme et de plaisir: le plaisir de trouver dans le monde et les hommes tant de sujets à satire et à médisance, tant de matière à épigrammes.

En le regardant plus longuement on voit, cependant, comme un voile de tristesse cachée se répandre sur ce visage et l'ennoblir. C'est la tristesse d'un intellect extraordinairement lucide, mais corrompu par un doute universel, devenu avec le temps une véritable manie. Cette attitude sceptique, fruit du rationalisme quelque peu puéril du « Siècle des Lumières », paralyse ses sentiments et ses émotions, lui faisant voir la vie comme une farce incompréhensible. En vain son esprit, brillant mais peu profond, demande-t-il à une théologie élémentaire la justification logique et morale d'un univers où force lui est bien de vivre et d'agir (« si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer »); le doute est plus fort que cette foi pragmatique, et le temple fragile de la déesse Raison, élevé avec tant d'efforts, finit par s'écrouler lui aussi parmi les autres ruines.

Il nous semble que c'est bien cette mélancolie de l'entendement, cette intime faillite de sa pensée que Voltaire cherche à dissimuler comme une honte sous la glace de son sourire d'ironie.

Il est bien certain que des impressions comme celles que nous avons essayé de fixer plus haut, comportent une large part d'éléments subjectifs et purement individuels. Nous sommes sûrs, cependant, que même ceux qui ne les partagent point seront d'accord avec nous pour considérer ce portrait de Huber comme une pièce remarquable, tant par son importance documentaire et sa valeur artistique, que par l'acuité et l'intelligente finesse avec laquelle le peintre genevois a su pénétrer et rendre vivant ce masque inoubliable.